

Ce qui refléurit sous les larmes

Ariane Gibeau

Number 311, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80473ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gibeau, A. (2016). Ce qui refléurit sous les larmes. *Liberté*, (311), 73–74.

correspondances, Alfred DesRochers signale souvent qu'il a « fait à lire à Jovette » tel ou tel texte, y compris les plus sulfureux. Il souhaite son avis, la traite sur un pied d'égalité durant toute la période où elle travaille à *La Tribune*. Jovette Bernier a manifestement été journaliste au sens où elle construisait la page dont elle était responsable, et ce travail comptait pour elle puisqu'elle le poursuivra au moment même où elle affirme sa présence à la radio.

On peut donc parler, pour les années 1930, d'une présence massive dans l'espace public qui fait de Jovette Bernier une personnalité dont l'importance ne semble pas avoir été ternie par les débats un peu acrimonieux qui avaient entouré *La chair décevante* en 1931. Rien d'étonnant à ce qu'elle fasse partie, en 1935, des vingt écrivains « élus » par voie de sondage pour faire partie de l'Académie canadienne dont Albert Lévesque souhaite la création, ni à ce qu'elle ait été caricaturée par La Palme, qui par ailleurs signe les illustrations du recueil *Les masques déchirés*, en 1932.

Le féminisme de Jovette Bernier, dont la vie était libre, a souvent été souligné, principalement dans les ouvrages s'intéressant aux grandes figures de femmes d'avant la Révolution tranquille. Pierre Pagé, par exemple, rappelle l'absence du clergé dans les œuvres radiophoniques de Bernier et les pointes adressées aux autorités. Il rappelle aussi que Bernier n'est pas seule à la radio. Dès 1931, Idola Saint-Jean propose

des émissions dans lesquelles elle innove, favorisant la multiplicité des voix féminines, témoignant des compétences intellectuelles des femmes et de la nécessité de les accepter comme des compagnes possédant les mêmes droits et les mêmes devoirs. De ce point de vue, il est indubitable que la radio aura beaucoup contribué à la promotion du féminisme et des femmes artistes.

Les femmes artistes des années 1930, et Jovette-Alice Bernier au premier chef, méritent d'être redécouvertes pour ce qu'elles ont été. Un grand bol d'air pour tous, une veine d'innovations thématiques et aussi formelles, l'une des plus importantes portes d'entrée dans la modernité.

Laissons le dernier mot à Alfred DesRochers qui, dans une lettre de 1929 adressée à Louis Dantin, écrit, prophète pince-sans-rire :

Il y a quarante ou soixante ans, sauf de rares exceptions [...], que nous, les hommes, nous efforçons de faire des vers à l'eau de rose pour les jeunes filles, tant que nous les avons dégoûtées et qu'elles vont nous montrer qu'il est essentiel d'être humain, tout court. Pour avoir craint de laisser voir nos muscles, nous allons être forcés de voir de la lingerie! Le quatuor des jeunes filles – Jovette, Simone, Alice et Éva – [prend] la forteresse d'assaut et je crains qu'il soit trop tard, pour tenter une contre-offensive. **L**

parvenues à assumer cette démesure? Ressentent-elles enfin leur colère autrement que comme corps étranger et inconfortable? Celles qui s'entêtent à crier n'ont-elles pas peur, quelquefois, d'être punies?

Ce poids qui pèse sur la colère, la littérature québécoise des femmes en trouve des traces inaugurales dans *La chair décevante* de Jovette Bernier. Quand le roman paraît dans la collection « Les romans de la jeune génération », en 1931, l'éditeur Albert Lévesque tente de prévenir le scandale littéraire en affirmant dans un communiqué

Ce poids qui pèse sur la colère, la littérature québécoise des femmes en trouve des traces inaugurales dans *La chair décevante*.

de presse qu'il s'agit d'une œuvre moralisatrice. À sa suite, une critique, Franceline (pseudonyme de Marie-Jeanne Saint-Denis), affirme que *La chair décevante* « fera œuvre utile en secouant les jeunes imprudentes ». Une mère célibataire ayant élevé son enfant malgré l'opprobre, et refusant de renoncer à ses désirs et à sa sensualité; un fils s'appêtant à épouser sa demi-sœur sans connaître le lien filial qui les unit : le livre a tout pour choquer et, malgré les précautions de Lévesque et l'appui de certains journalistes, les repréailles de la critique ne tardent pas. Étonnamment, la colère qui guide le récit ne retient pas l'attention des commentateurs, qui s'insurgent principalement contre la transgression sexuelle commise par la protagoniste, Didi Lantagne. De l'écriture agressive de Bernier, de ses phrases lapidaires et accusatrices, on ne dit presque rien. Mais « l'imprudence » qui est soulevée concerne-t-elle seulement l'interdit du désir des femmes et d'une sexualité hors mariage? Pour nous, contemporaines, l'imprudence de Didi, qui la fait sombrer dans la folie, a peut-être aussi à voir avec cette rage diffuse qui mène le roman vers sa fin tragique. N'a-t-on pas intérêt, en 1931, à dissuader les lectrices de se livrer à la révolte et à l'excès?

« C'est bon ce qui refléurit sous les larmes », affirme Didi Lantagne au début

Ce qui refléurit sous les larmes

ARIANE GIBEAU

AL'HEURE où l'on parle sur plusieurs tribunes d'une renaissance du féminisme québécois, où la lutte a été remise à l'ordre du jour, où les manifestations, livres, forums et blogs militants se multiplient, quelle place accorder à la colère des femmes?

De très jeunes femmes, que la société voudrait poupées dociles, hurlent dans les rues, dénoncent sur la place publique, se moquent des puissants – insolentes parmi

les insolentes, mais elles connaissent pourtant la peur du ridicule. « Il ne saurait y avoir de féminisme [...] sans hystérie, sans ce féminin de la démesure, dionysiaque, si proche des bacchantes. L'archaïque démesuré, celui qui fut toujours montré du doigt et relégué aux oubliettes de l'histoire et de la philosophie [doit être] ramené au cœur du politique », écrivait Catherine Mavrikakis en 2014, dans *Diamanda Galás, guerrière et gorgone*. Les jeunes femmes sont-elles

de *La chair décevante*, alors qu'elle est sur le point d'épouser l'homme qui sauvera son honneur et celui de son fils : les plaies de l'humiliation qu'elle a vécue ont été pansées, laisse-t-elle entendre. Pourtant, les larmes envahissent le roman, empêchent la progression de l'intrigue : Didi dévoile par bribes le secret de sa maternité scandaleuse et omet certains détails de son passé, vouant son récit à la répétition et au recommencement. Là où le discours refuse d'avancer et où l'histoire se répète, les larmes surgissent : Didi pleure pour éviter de tout dire, de tout raconter. Ses larmes, qu'on pourrait croire paralysantes, coulent pour retarder le moment où elle éclaboussera Jules Normand, père biologique de son fils et avocat prospère qui n'a jamais eu à subir les conséquences de cette naissance illégitime : « Ton fils vit. Il vit pour mon futur bonheur et pour ma revanche. » Didi pleure, mais surtout elle rumine et ressassé. Elle pleure, mais ses larmes sont pleines de fiel : « Je peux pleurer. Je voudrais crier. » Ce qui *refleurit*, alors, c'est un immense désir de vengeance. Sous des larmes apparemment inoffensives, le texte est transformé en réquisitoire :

Sur vous, père apostat, la tache ne paraît pas : bourgeois généreux, bon père, époux sans reproche ; avocat des causes perdues que tu fais triompher ; de la fortune, grand train de vie, des amis ; des fillettes qui vous tendent les bras quand vous paraissez ; une femme fidèle que vous embrassez la dernière.

La tache ne paraît pas.

On voit là l'écho des pleureuses antiques dont parle l'historienne Nicole Loraux dans *Les mères en deuil* : les larmes de ces mères sont menaçantes parce qu'elles suggèrent une possible « explosion de fureur ». Pas surprenant que Didi transforme son affrontement avec Jules Normand en scène de procès. Elle se présente devant lui voilée, sa colère anonyme, pour le pousser, lui, l'avocat, à s'accuser de lâcheté : « Je descends sur mes traits ma voilette vieillissante [...]. J'ai joué mon rôle, pour en venir à la vérité. » Comme l'a déjà souligné Lori Saint-Martin dans *Le nom de la mère*, le déroulement invraisemblable, voire caricatural de cette rencontre suffit à faire exploser la violence contenue dans l'intrigue : Normand succombe à une crise cardiaque le lendemain et Didi est tenue responsable de sa mort ; on lui fait subir à son tour un procès qui la rend folle. De cette vengeance *ratée*, de l'enchaînement tragique et invraisemblable des événements surgit l'excès. Au lieu d'une maladresse narrative, il faut voir la fin de *La chair*

décevante comme une tentative d'inscrire dans le texte ce que Mavrivrakis nomme « archaïque démesuré » : une énergie étrange, incompréhensible, et pourtant immensément dangereuse. Littéralement *voilée*, la colère explose pour être vite repoussée aux marges du texte : voilà ce qu'on réserve aux imprudentes qui s'entêtent à crier et à réclamer justice.

La vengeance de Didi Lantagne avorte, mais elle assure la contemporanéité de

l'œuvre de Bernier. Elle nous parle, encore aujourd'hui, parce qu'elle exhibe la menace qui plane sur la colère des femmes, et les formes risquées que celle-ci doit emprunter pour être entendue. Se faire justice soi-même quand *les lois des hommes* sont inefficaces et ne peuvent rien pour protéger, étaler sur la place publique une vérité qui n'est bonne ni à dire ni à entendre, voilà l'audace des imprudentes qui s'entêtent encore à crier. **L**

Écraser les hortensias sous la plume

ADRIEN RANNAUD

UN JOUR, mon amour, je t'emmènerai à Saint-Fabien. On ne revient pas indemne d'un arrêt, même temporaire, à Saint-Fabien. Tu dois voir la mer, et la montagne, et le village qui s'alanguit. Il y a la vague qui frappe la grève, et les éclats bleus et verts de l'écume. Où le Bïc protège du vent, où la poésie est suspendue dans une heure volée au monde. Les glycines pendent sur le mur du chalet de la Mouette. C'est Jovette Bernier qui l'avait nommé ainsi, en hommage à Tchekhov. Mouette et Jovette.

Le jour où nous irons à Saint-Fabien, Jovette sera partout. Dans mes yeux, dans ma voix, dans mes mots, dans mes baisers qui descendent le long de ta joue. Jovette sera dans l'une des poches de mon manteau, petit livre rouge que j'ouvrirai, à un moment, pour te réciter quelques *Roulades* écrites dans la fièvre de ses vingt ans. C'est à Saint-Fabien que Jovette est née, ici qu'elle aurait souhaité mourir, dans le chant d'un matin solitaire où le soleil perce à travers la brume ; dans le paysage lunaire qui suit la flambée des couleurs. Elle est née en novembre, comme moi. Dans l'automne finissant et le craquement des feuilles mortes.

Marie-Angèle Alice Bernier est venue au monde en même temps que le xx^e siècle. Elle voulait devenir institutrice. Elle s'est lassée rapidement. Abandonnant les Marie et les Angèle pour avoir l'air plus urbaine, elle a pris ce drôle de nom, Jovette. Dans

les années 1920, elle a quitté la brume de Saint-Fabien, elle est partie tenter sa chance comme journaliste à Québec, à Sherbrooke, et enfin à Montréal, où tu habites à présent. L'autre soir, quand je t'attendais au coin de Sainte-Catherine et Saint-Denis, j'ai cru la voir. Arborant des souliers trop hauts pour elle, postant une lettre à un amoureux, à moins que ce ne soit un poème qu'elle espérait publier dans *La Revue moderne*. Souriant aux inconnus.

Au temps du jazz et de la crise, Jovette portait « des jupes trop courtes pour les curés » et avait « des liaisons trop longues pour avoir fait de sa vie sentimentale une chose faite ». Dans les pensions qu'elle habitait et qu'elle quittait aussitôt, elle noircissait des pages entières. Dans un carnet, elle notait les enterrements, les mariages, les bals, et envoyait ses comptes rendus à *La Tribune* de Sherbrooke. Dans un autre, elle jouait les philosophes et rédigeait des billets qu'elle adressait à *L'Illustration*, à Montréal. Sur sa machine à écrire, dans un rythme syncopé, elle inventait des sketches et des causeries qu'elle lirait, le lendemain, sur les ondes de CKAC. Et puis, il y a toutes les autres pages, celles que j'aurais aimé t'écrire, et que tu aurais pris plaisir à lire, un soir de vague à l'âme. Des manuscrits traînent sur le lit. Parfois, Jovette a l'audace d'envoyer quelques poèmes à un éditeur. Ils lui reviennent dans de petits livres reliés, « avec mes compliments et mes vœux de réussite, Mademoiselle Bernier ».